

Parler du monde pour le mettre à terre

Marie-Andrée Bergeron

Numéro 319, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89427ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, M.-A. (2018). Compte rendu de [Parler du monde pour le mettre à terre]. *Liberté*, (319), 54–55.

Parler du monde pour le mettre à terre

MARIE-ANDRÉE BERGERON

« Avant, les gens avaient honte lorsqu'ils étaient haineux. Plus maintenant. »

CAROLIN EMCKE

Paru chez Moulot Éditions, ce « collectif autogéré qui ne reçoit pas de subvention », *Fuck le monde* est un recueil d'essais initialement publiés par Simon-Pierre Beudet dans différentes revues ou plateformes numériques entre 2003 et 2016. Il comprend trente et un essais regroupés en fonction des époques et des lieux de publication : on y trouve les textes parus dans la regrettée *Conspiration dépressionniste*, ceux, plus intimes, publiés sur le blogue intitulé *1924* (en hommage au *Manifeste du sur-réalisme*), puis, plus récemment, sur le fameux blogue *Fuck le monde*.

Dans son livre comme dans la vie, Beudet milite pour tenter de montrer non seulement les ramifications et le caractère sournois, voire malhonnête, de l'idéologie néolibérale, mais aussi sa vacuité, sur les plans politique, culturel et social. Il en commente non sans humour la logique lourdement contradictoire et hégémonique : alors qu'elle prétend travailler pour le peuple, elle noue les fils de son asservissement. Sous la plume violente et informée de Beudet, la complexité des énoncés dont on nous gave, comme autant d'évidences capitalistes, apparaît clairement. Et c'est à ce populisme structuré et faussement bienveillant que s'en prend Beudet sans vergogne depuis 2003, alors qu'il créait avec une bande d'amis *La conspiration dépressionniste* : « Les modèles qu'on avait à ce moment-là puis qui ont façonné ma grille de lecture depuis, c'était les avant-gardes historiques. C'était Dada, les sur-réalistes, les situationnistes et, même si je ne m'en réclame pas beaucoup, les

hippies. Tous ces mouvements-là étaient animés par des gens qui, eux, étaient conscients de mener une guerre culturelle et qui disaient : "Il faut changer la nature de ce qu'on est et notre rapport au monde" avant même de dire qu'il faut changer la politique. » Les textes du recueil issus de la *Consdep*, plus théoriques, sont traversés par ces références qui fondent la pensée et les analyses de l'essayiste. Ainsi, à la difficulté que nous avons à tenir à distance les Bush (H.W. et W.), Trump et autres charognards, à la misère intellectuelle de notre époque incarnée sans doute par l'arrivée au pouvoir des créationnistes et différents homophobes adeptes de l'*intelligent design*, à l'impossibilité apparente de penser le monde autrement que comme le dépotoir qu'il est devenu, Beudet oppose la nécessité d'une transformation radicale, tout comme ses modèles l'ont fait avant lui.

Dans « L'introduction à la guerre culturelle », l'un des textes les plus forts

de tout le recueil, Beudet rappelle les victoires stratégiques d'une droite qui réussit à nous convaincre que « c'est comme cela que ça fonctionne ». Aussi le texte mentionne-t-il que la « véritable réussite de la droite tient à ce qu'elle a contaminé le discours public, et que votre mononcle prononce à table de manière innocente des propos hautement idéologisés, que les lignes ouvertes débordent de propos haineux et de la démagogie la plus facile, et qu'enfin, les victimes de la domination en [font] l'apologie à voix haute ». Il y observe la manière dont on a effectivement fait en sorte, à force de discours démagogiques, que la conscience de classe, « y compris l'intériorisation de la violence institutionnelle », ne soit plus un moteur pour la révolution, mais un argument contre elle. Les travailleurs et les travailleuses sont avalés par une structure qui les dépasse, « les finalités de la vie [étant] soumises à des intérêts sur lesquels [ils et elles] n'[ont] aucune prise ». Certains



Profils variés

textes abordent de front des questions qui paraissent d'abord un peu loin du grand public, c'est-à-dire celui qui n'habite pas à Québec. En effet, celui ou celle qui n'a jamais fait son chemin sur le boulevard Hamel, qui ne connaît pas les banlieues de Québec, comme Beauport ou Charlesbourg, et ne peut

SIMON-PIERRE BEAUDET

FUCK LE MONDE
MOULT ÉDITIONS,
2016, 270 P.

identifier les membres de la Nordiques «Nécheune» se trouvera a priori un peu désorienté.e par la nouveauté du point de vue *et* le traitement d'enjeux locaux. Mais Beaudet élargit la perspective, en fait des enjeux sociaux, et on trouve facilement nos repères dans les dédales idéologiques des banlieusard.es ou autres conservateurs.

Par exemple, «L'incomparable Sodexho» fait référence à la lutte menée par la population étudiante de l'Université Laval en 2004-2005 pour empêcher la multinationale de prendre possession des installations alimentaires sur le campus et ainsi contrecarrer les initiatives étudiantes en raison d'une clause d'exclusivité. Beaudet traite ce genre d'événement ponctuel de manière à mettre en relief les éléments systémiques qu'il révèle. Sa critique est donc encore aujourd'hui non seulement juste, mais pertinente. Dans le cas de la critique de Sodexho, ce que soulève l'essayiste concerne en effet bien plus les alliances entre les universités et les compagnies privées, lesquelles sont montrées comme étant une cause et un symptôme de la marchandisation du monde. Et c'est là où la méthode de Simon-Pierre Beaudet est opérante. Il débanalise les discours doxiques et nous les montre pour ce qu'ils sont: «Wal-Mart nous renvoie à notre petitesse. Dans une société qui met à niveau égal la liberté de parole et la liberté de commerce, jouer l'une contre l'autre ne peut

être qu'un exercice rhétorique. [...] Wal-Mart est la fin de l'histoire. Plus précisément son anti-esthétisme est la fin objective de l'histoire de l'art.» Devant ces incarnations de l'hégémonie culturelle que représentent Wal-Mart ou le boulevard Hamel, Beaudet se dresse comme le soldat d'une guerre culturelle à laquelle il nous enjoint de participer. Il nous provoque et il le sait, le souhaite. Par ailleurs, le rapport à l'actualité change au fil des pages, de même que le ton des textes. Ceux du blogue *Fuck le monde* adoptent un rythme révélant une plus grande urgence de dire *hic et nunc*. Les trois temps de publication initiaux sont bien marqués et offrent au livre une progression sur le plan narratif alors que le discours devient plus accessible et plus acéré. Les enjeux sont énoncés sous un mode discursif où la révolte, pour que son urgence soit comprise, doit être réduite à sa plus simple expression: «fuck le monde». Le lectorat est conduit à admettre lui aussi qu'il n'y a aucune autre possibilité d'énonciation des termes fondateurs de la révolution.

C'est d'ailleurs sur le blogue *Fuck le monde* que sont parus les textes les plus connus de l'auteur. Faut-il rappeler que son «Fuck ta Saint-Jean, Régis» a été consulté plus de 100 000 fois depuis deux ans, succès que Beaudet affirme n'avoir pas souhaité. C'est ainsi que, d'une certaine façon, Beaudet s'inscrit durablement comme un acteur de la guerre culturelle: ses critiques sont lues et trouvent un large écho dans la sphère intellectuelle et médiatique. Paradoxalement, l'ayant jugé trop populaire, Beaudet a supprimé le blogue. «J'écris pour mes ami.es», soutient-il. Cette posture soulève la pertinente question du destinataire: pourquoi donc n'écrire que pour prêcher auprès des convertis? «C'est bizarre, je n'ai pas vécu de *backlash*, et pour moi, ça reste une forme d'échec, dans la mesure où le livre n'est pas sorti de la bulle. Je n'ai jamais eu de commentaires vraiment négatifs.» Beaudet est aussi «resté en

famille» en publiant chez Moulty; il a pu construire le livre avec eux, a eu un droit de regard à toutes les étapes et a pu dire non aux entrevues. Impossible, donc, de ressentir un ressac si l'on est lu uniquement par un lectorat qui nous considère déjà comme légitime.

Fuck le monde a en effet été accueilli avec chaleur dans les milieux de la gauche militante et intellectuelle où l'on «espère qu'[il] marque un point tournant dans l'histoire des idées au Québec» (Mathieu Arsenault, sur *Doctorak, GO!*). Il faut bien l'avouer, la prise de parole posée, mais sans concession de marketing ou populiste nous manque cruellement. «Les conservateurs sont dans une guerre pour changer les codes de ce qu'on considère normal ou acceptable. Les exemples que l'on trouve plein les journaux ne sont que des épiphénomènes de cela. On est pris.es dans une guerre culturelle qu'ils ont initiée et dont ils définissent les termes; on est obligé.es de se battre sur leur propre terrain.» Justement, *Fuck le monde* constitue une arme qui permet aux progressistes d'aujourd'hui de se battre sur le terrain miné des idéologies. S'agit-il d'un outil nécessaire pour comprendre les ramifications culturelles, sociales et discursives du néolibéralisme sauvage – et en rire, peut-être? «Non. On a oublié de poser la guerre culturelle qu'on mène aujourd'hui dans nos termes (c'est-à-dire les termes de la gauche), c'est clair. Je l'ai réfléchi comme cela au moment d'écrire les textes individuellement, pas au moment de les réunir en livre.» Pourtant, la force de ce recueil réside précisément dans la narration et la mise en place d'un récit couvrant chronologiquement les dix ans de règne des conservateurs. Cela fait en sorte que *Fuck le monde* se lit aussi facilement qu'une histoire d'horreur captivante et permet au lectorat de constater d'un coup l'ampleur du désastre. **L**